

LE BANQUIER

(TU VAS CHANGER D'ÉTAT)

Sur un brillant lit d'or, un banquier fort pédant,
Couché, monologuait, susurant des complaintes,
Bénissant le Destin d'être né transcendant,
Et portant sur son front du bonheur les empreintes.
Le fortuné disait :

“ Soixante et deux hivers, ”

Moins long qu'un quart de siècle, ont passé sur ma tête,
Sans blanchir mes cheveux. Ni malheurs ni revers ;
L'abondance d'un roi ; toujours des jours de fête ;
De riches vêtements ; un port audacieux ;
Pour apaiser ma soif, des vins délicieux,
Ou Champagne ou Bordeaux ; béni de mes semblables ;
Du pain blanc, des gâteaux, de magnifiques tables ;
Honoré, respecté, l'air noble et confiant ;
Le charme des petits ; gloire, ornement du monde ;
Ayant un nom fameux jusques en Orient ;
En est-il plus heureux sur la machine ronde ?

Je n'ai jamais souffert de la dent du malheur.
Les ris ont caressé mon âme illuminée.
Le soleil, là-haut, promène sa splendeur
Pour éclairer toujours ma blanche destinée !
Robuste, fort, puissant, gracieux et bien fait,
J'ai joui fort longtemps des baisers de ma mère,
M'enivrant, tout petit, du parfum de son lait ;
Je me souviens encor des bontés de mon père ;
Je fus l'enfant béni, je fus l'enfant choyé ;
Venu dans le satin, la soie et les breloques,
Je fus comme un seigneur par les miens égayé,
Au haut de la cité mais non dans des bicoques.